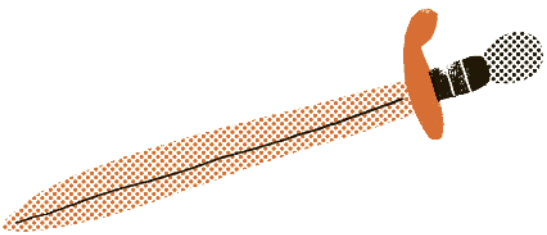
# LES CONTES DE LA TABLE

MASSIMO MONTANARI

# LES CONTES DE LA TABLE

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR
JÉRÔME NICOLAS

ILLUSTRÉ PAR
HARRIET TAYLOR SEED



ÉDITIONS DU SEUIL

Conception graphique : Erwan Denis

Titre original : *I raconti della tavola*
Éditeur original : Editori Laterza
ISBN original : 9788858117026

© 2014, Guis. Laterza & Figli, All rights reserved

ISBN : 978-2-02-123936-2

© Éditions du Seuil, mai 2016, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

# Sommaire

Prologue . . . . . 10

*Pavie, quelques années après l'an 774*
Les os brisés
Un intrus à la table de Charlemagne . . . . . 14

*Aix-la-Chapelle, début du IXe siècle*
L'hôte inattendu
Charlemagne et le fromage coupé en deux . . . . . 30

*Fonte Avellana, XIe siècle*
La viande et le poisson
Pierre Damien et le régime des moines . . . . . 36

*Altkirch, début du XIIe siècle*
Le repas sauvé de la tempête
Un miracle de l'abbé Hugues de Cluny . . . . . 44

*Forêt de Brocéliande, vers 1180*
Le chevalier, l'ermite, le lion
Le cru, le cuit et la folie d'Yvain . . . . . 50

*Imola-Ferrare, 1197-1198*
Les quatre repas de l'évêque
Une controverse avec les chanoines d'Imola . . . . . 60

*Rivotorto, 1223-1226*
La nourriture et la fête
Le Noël de saint François . . . . . 78

*Alexandrie, XIIIe siècle*
Le fumet et le rôti
L'étrange requête de Fabrat, cuisinier sarrasin . . . . . 84

*Asti, 1266*
Deux repas pour messer Panse
Une invitation et un loyer insolite . . . . . 92

*Naples, 1309*
« Dress Code »
Dante à la cour de Robert d'Anjou . . . . . 100

*Rome, 1338*
Les inventions de la faim
Des plats surprenants pour les années de disette . . . . . 108

*Pietrasanta, XIVe siècle*
Le juge et le chapon
L'art de l'écuyer tranchant tourné en dérision. . . . . 118

*Bologne, 1388*
Cuisine bolonaise, cuisinier allemand
Des lasagnes chaudes pour les moines de San Procolo. . . . . 126

*Rome, vers 1465-1470*
Le prince des cuisiniers et l'humaniste raffiné
Naissance d'un best-seller de la littérature gastronomique. . . . . 136

*Bologne, 1487*
Châteaux de sucre
Une fête de mariage au palais Bentivoglio. . . . . 148

*Florence, 1512*
Banquets d'artistes
Les bizarreries d'une compagnie de bons vivants . . . . . 166

*Ferrare, 1529*
Saveurs et harmonies
Musique, théâtre et cuisine à la cour des Este . . . . . 178

*Rome, 1536*
La recette des pêcheurs
Culture populaire à la table de l'empereur. . . . . 194

*Venise, 1562*
Contre le luxe alimentaire
Jamais de viande et de poisson ensemble . . . . . 204

*Vérone, vers 1570*
« Qui a l'habitude des navets se garde des pâtés »
L'épopée de Bertoldo . . . . . 212

*Mantoue, 1655*
Le défi des fraises
Un déjeuner pour Christine de Suède . . . . . 222

*Où vous voulez, quand vous voulez*
Pique-nique au pays de Cocagne . . . . . 234

Les textes originaux. . . . . 249

# Prologue

Silence, on écoute.

Laissez-vous transporter par les textes d'autrefois. Chroniques, contes, vies de saints et d'empereurs, romans de chevalerie, pièces d'archives ou livres de cuisine… ils racontent des histoires amusantes, dramatiques, édifiantes ou simplement étonnantes à propos de ce sujet central de la vie des hommes de tous les temps : la nourriture et son partage, à table et ailleurs.

La nourriture apaise la faim, les boissons désaltèrent, mais elles sont bien autre chose encore. Elles expriment des appartenances, des identités et des relations. Elles sont des instruments de sociabilité et de communication. Voilà pourquoi chacun de ces récits possède une densité particulière : de multiples perspectives enrichissent sa signification. Ils racontent des choses qui, à leur tour, en dévoilent d'autres. La table raconte la faim et les efforts des hommes pour la transformer en source de plaisir. Elle raconte l'économie, la politique et les rapports sociaux. Elle révèle les traits intellectuels, philosophiques et religieux d'une société. La table raconte le monde.

Les textes, toutefois, ne parlent pas d'eux-mêmes. Il faut creuser entre les lignes, tantôt suivre le fil du récit, tantôt le caresser à rebrousse-poil, arracher à un adjectif, à une virgule ou à un silence ce que le texte voudrait taire ou ce qu'il ne dit pas, tout simplement parce que c'est évident, que cela tombe sous le sens. L'historien est comme le juge qui interroge un témoin, attentif

à ses silences autant qu'à ses dires, à ses gestes, à sa manière de raconter autant qu'à la déposition elle-même.

Nous suivrons les textes avec un certain détachement, les jugeant depuis la distance qui nous en sépare. Mais nous les comprendrons mieux encore en plongeant dans leur monde, dans les idées, l'imaginaire et la culture qui les ont produits. Comme l'enseigne le commissaire Maigret, la manière la plus efficace de reconstruire une histoire, de découvrir son sens, c'est de se mettre dans la peau de son personnage. Nous serons donc ici, mais nous serons aussi là-bas. À la fois lecteurs et personnages. Spectateurs et acteurs. Il nous faudra parfois fournir un effort d'imagination.

Les histoires que je vous invite à vivre vont du milieu du Moyen Âge jusqu'à la haute Renaissance, avec quelques échappées au XVII^e^ siècle. Vous rencontrerez des hommes célèbres comme Charlemagne, saint François d'Assise ou Dante, des figures mineures et des inconnus. Vous croiserez aussi des personnages inventés par les romanciers et les conteurs : Bertoldo le paysan, le chevalier Yvain, et bien d'autres encore.

Les histoires vraies alternent avec les récits d'imagination, mais nous les traiterons tous de la même manière : comme des histoires *possibles*, miroir d'un monde, d'une société et d'une culture. Car l'imaginaire fait partie – et comment ! – de la réalité.

Et maintenant, silence ! Place au récit.

# LES OS BRISÉS

## Un intrus à la table de Charlemagne





Pavie,
quelques années après l'an 774

« Un jour, alors que l'ordre et la paix régnaient dans le royaume d'Italie sous la domination de Charles, résidant dans la ville de Ticinum, également appelée Pavie, Adalgis, le fils du roi Didier, eut la hardiesse d'y pénétrer pour y espionner, car il voulait savoir ce qui s'y faisait et ce qui s'y disait, puisque telle est l'habitude des jaloux. »

Ainsi commence le vingt et unième chapitre du troisième livre de la *Chronique de Novalaise*, ouvrage d'un moine du XII^e^ siècle qui retrace – en cédant parfois à la légende – l'histoire du royaume d'Italie et en particulier de l'abbaye de Novalaise, dans le val de Suse, que les armées de Charlemagne traversèrent en 773 quand elles franchirent les Alpes et occupèrent le royaume des Lombards, obligeant Didier et son fils Adalgis, associé au trône depuis quatorze ans, à prendre la fuite. En 774, les Francs prirent la capitale, Pavie. Didier fut fait prisonnier et exilé dans un monastère français. Adalgis se réfugia à Constantinople auprès de l'empereur Constantin V.

Quelques années ont passé depuis la chute du royaume lombard, décrite par le chroniqueur, qui a sympathisé avec les vainqueurs, comme « vivant en paix sous la domination de Charles ». Mais Adalgis (appelé Algiso dans la *Chronique*) ne s'avoue pas vaincu et, « jaloux » du succès de Charlemagne, il imagine un coup d'éclat que le moine de Novalaise nous raconte dans les moindres détails. Cet exploit très symbolique manifeste le ressentiment

et la rancœur que le vaincu éprouve envers le vainqueur, mais il parvient aussi à susciter la crainte de Charlemagne : le prince était en effet « depuis sa jeunesse, très vigoureux, d'une nature audacieuse et particulièrement belliqueuse ».

Adalgis va faire preuve de sa force physique et de son courage de manière théâtrale, en défiant son ennemi par une action spectaculaire, pour faire naître en lui la peur d'un danger imminent : l'éventualité d'un retour en force des Lombards.

L'endroit qu'il choisit pour cet évènement est la salle du banquet, lieu topique des littératures antiques, une sorte d'« image du monde » servant à représenter la société et les rapports de pouvoir.

Le prince détrôné revient à Pavie en descendant le fleuve et pénètre dans la ville en catimini, déguisé pour passer inaperçu : « Il était arrivé en bateau, non comme le fils d'un roi, mais comme un homme du peuple », seulement accompagné d'un petit groupe de fidèles. Il franchit les postes de garde sans coup férir et, d'abord, personne ne le reconnaît, mais il croise ensuite une vieille connaissance, un homme qui avait été « un fidèle parmi les fidèles de son père ». Quand il comprend qu'il a été démasqué, loin d'essayer de dissimuler son identité, il essaie de tirer parti de la situation.

Adalgis demande à l'homme de ne pas révéler sa présence à Charles, au nom du serment de fidélité qu'il a autrefois prêté à son père et à lui-même. Une fois rassuré sur ce point, il s'enhardit : « Je te le demande, mon ami : aujourd'hui, à la table du roi, quand Charles viendra déjeuner, fais-moi asseoir au haut bout d'une table. » L'auteur explique alors ce qui rend possible un tel stratagème : cet homme, un vieux et fidèle serviteur de Didier et d'Adalgis, est justement chargé de servir les plats à la table du roi. « Je ferai comme tu le désires », promet-il.

Essayons de nous représenter la scène. Dans la salle destinée au repas du roi et de ses hommes, les tables sont dressées sur des

tréteaux mobiles – tel est l'usage médiéval : le mot latin *mensa*, qui vient du verbe *mettere*, désigne une structure provisoire, un *meuble*, au sens littéral du terme, que l'on « met » et que l'on enlève en fonction des besoins. Imaginons des tables rectangulaires : une forme très souvent attestée par l'iconographie médiévale et qui se prête tout particulièrement à marquer les distances, à fixer les places dans l'ordre hiérarchique. Chacune a un centre et une périphérie : Adalgis demande qu'on l'installe au *caput*, à la tête, sur le côté court de la table, le plus éloigné du centre, où il pourra passer inaperçu au milieu des convives.

Pour que le plan d'Adalgis fonctionne, nous devons évidemment supposer qu'il s'agit d'une table relativement *ouverte*. Au Moyen Âge lombard et carolingien, la table du roi est encore celle de ses fidèles, de ses soldats et de son « peuple ». C'est une table *inclusive* qui exprime un microcosme social complet comprenant à peu près tout le monde. Une table qui comporte des places et des hiérarchies, mais d'une façon moins rigide, moins formalisée que dans les sociétés de cour de la fin du Moyen Âge, quand la table royale ou aristocratique deviendra profondément *exclusive*.

S'il est vrai que, dans les cultures archaïques, la table et le banquet sont le symbole de la société et des rapports entre les hommes, leur représentation allégorique d'une certaine manière, la table de Charlemagne à laquelle tous peuvent s'asseoir est l'image d'une société fortement intégrée et unie. La communauté qui siège autour du roi, c'est le peuple des guerriers. Mais l'inverse est également vrai : cette table ouverte – *techniquement* ouverte – est interdite aux étrangers, lesquels ne peuvent s'y asseoir que par un acte de violence ou par une ruse – comme celle qu'Adalgis a ourdie. Et c'est parce qu'elle est à la fois l'image et l'allégorie d'un corps social compact, que la table doit exclure ceux qui ne font pas partie du groupe.

Le défi d'Adalgis ne s'arrête pas là. Il adresse une autre requête à son vieux serviteur, apparemment extravagante : « Tous les os que

l'on débarrassera de la table, ceux qui auront été bien rongés, tout comme ceux sur lesquels il reste encore de la viande, arrange-toi pour les apporter devant moi. »

Tout se déroule comme Adalgis l'a imaginé. On l'introduit dans la salle du banquet et il s'installe tout au fond, à la dernière table. Les plats arrivent, mais nous ignorons dans quel ordre, leur nombre et leur teneur : le chroniqueur glisse sur le menu, la seule chose qui l'intéresse – le seul élément important de son récit –, ce sont les os qui restent sur les tables. Des os « de cerf, d'ours, de bœuf ». Des animaux vraisemblablement chassés dans les environs : les bois qui couvrent la plaine, très touffus à cette époque autour du Pô et de ses affluents, en accueillent un grand nombre.

Si le cerf et l'ours sont les hôtes habituels de ces lieux, l'identité des bovins « sauvages » consommés au cours de ce banquet nous laisse perplexe. S'agissait-il de buffles, une espèce domestique que les Lombards avaient peut-être introduite en Italie à leur arrivée dans la péninsule à la fin du VI^e^ siècle et qui s'était multipliée à l'état sauvage ? Mais ce pourrait tout aussi bien être des bœufs, s'il est vrai que le bovin sauvage – le légendaire aurochs – a vécu en Europe jusqu'au XVII^e^ siècle, quand les derniers spécimens ont été abattus en Pologne.

Quoi qu'il en soit, soyons certains qu'il s'agissait de gibier. En une circonstance comme celle-ci, où le grand Charles banquetait entouré de ses vassaux, le gibier, et même un genre de gibier bien particulier, devait être au menu : les animaux de grande taille, les gros quadrupèdes, considérés par la culture de cette époque comme un mets réservé aux puissants et caractéristique de leur statut de guerriers.

Sur le plan diététique, plus qu'à tout autre aliment c'est à la viande que l'on attribuait le pouvoir de nourrir et de fortifier le corps. Et la première qualité d'un guerrier étant la force physique, la consommation de viande était son indispensable corollaire. À la fonction nutritive s'associaient des valeurs symboliques qui

contribuaient à faire de la viande une marque d'appartenance sociale, incorporée dans les modes de vie et les manières de penser de la classe militaire, de façon d'autant plus viscérale – n'est-ce pas le cas de le dire ? – que la viande provenait de la chasse, une activité considérée et représentée comme une image et comme un « double » de la guerre.

Consommer du gibier, c'était véritablement un rite de classe célébrant la force du guerrier-chasseur qui se procurait de la nourriture grâce à la pratique violente de la chasse, pour fournir à son corps l'énergie qui lui permettrait de pratiquer de nouveau la chasse et de se montrer valeureux au combat.

Après de telles prémisses, nous percevons mieux ce qu'entend le chroniqueur Éginard, lorsqu'il affirme que les repas de l'empereur comprenaient chaque jour des rôtis de gibier « que les chasseurs enfilaient sur des broches et qu'il mangeait plus volontiers que tout autre plat » : ce n'est pas d'une prédilection individuelle que parle ici le biographe de Charlemagne, mais du fait que l'empereur se conformait pleinement à la culture et aux attentes de ses hommes.

Les aliments consommés comme la façon de les manger renvoyaient à une identité de classe. Le guerrier de l'époque lombarde ou carolingienne devait montrer qu'il était vorace, qu'il savait affronter une cuisse de cerf avec la même agressivité qu'un ennemi sur le champ de bataille. Manger beaucoup, manger « comme un lion » – nous verrons d'ici peu l'utilisation de cette image dans notre texte – était en quelque sorte une obligation sociale : ne pas l'observer, manifester un manque d'appétit pouvait jeter le discrédit sur un convive. Selon une rumeur propagée par l'historien Liutprand de Crémone, Guy, duc de Spolète, se serait vu refuser la couronne de roi des Francs parce qu'il n'était qu'un petit mangeur.

L'Église recommandait évidemment la sobriété et la tempérance, ce que les bons chrétiens ne pouvaient ignorer : mais s'il

voulait répondre aux attentes de ses hommes, un souverain comme Charlemagne ne pouvait pas se permettre de se montrer frugal. C'est encore Éginard qui nous apprend que l'empereur, lequel connaissait et respectait les obligations du jeûne ecclésiastique, « ne pouvait cependant pas exagérer dans l'abstinence, et se plaignait souvent que les jeûnes nuisaient à son corps ».

Nous ne saurions prêter foi à certaines images cinématographiques montrant des rois « barbares » brandissant d'énormes quartiers de viande pendant des banquets, au milieu du vacarme et de la confusion, mais nous devons pourtant admettre qu'il y a du vrai dans l'image *positive* que ces hommes donnaient aux comportements empreints de vigueur et de hardiesse – que ce soit dans une salle de banquet, sur un champ de bataille ou dans la vie quotidienne.

Voilà donc notre Adalgis à l'œuvre : à mesure que son fidèle serviteur lui tend les os qu'il a débarrassés des autres tables, il « les brise tous, en suce la moelle, comme un lion affamé qui dévore sa proie ». Il jette sous la table les bouts d'os qui finissent par former un beau tas. Puis il se lève et quitte la salle avant les autres convives. Le message est clair, la mission est accomplie. Car le but de cette aventure périlleuse était justement de laisser un message. Mais lequel ? Qu'avait voulu *dire* Adalgis par ce comportement singulier ?

Une chose est claire : le message d'Adalgis est bien reçu et son destinataire – son « grand ennemi » Charles – en saisit parfaitement la teneur. Cela veut dire que, dans le récit – mais vraisemblablement aussi dans la réalité –, les deux héros de cette histoire partagent des valeurs et des signes de communication gestuelle, *ils parlent le même langage* : ils se comprennent du premier coup, sans avoir besoin de consulter un dictionnaire. C'est Charles lui-même qui se rend compte de ce qui s'est passé, dès qu'il se lève de table : « Regardant autour de lui, il vit ce tas d'os sous la table et s'exclama : "Qui donc, par Dieu, a brisé tous ces os ?" » Cette

invocation (*o Deus*), qui n'est pas d'usage courant, donne non seulement la mesure de la gravité du fait, mais aussi de l'importance que Charles lui accorde.

Ses compagnons lui répondent qu'ils n'en savent rien. Un seul d'entre eux, qui vient juste de quitter la table où Adalgis était assis, dit qu'il a vu à côté de lui un « soldat très fort » qui « brisait tous les os de cerf, d'ours et de bœuf » – c'est ainsi que nous apprenons le menu du banquet – avec une facilité extraordinaire, « comme quelqu'un qui romprait des tiges de roseau ». Cette manifestation de force l'a frappé et le ton du récit laisse entendre que c'est de cet exploit – la simplicité avec laquelle Adalgis réduisait en miettes les os les plus durs – qu'il a déduit que ce soldat était « très fort ».

Nous savons qu'Adalgis était grand et vigoureux, mais ici, c'est surtout son comportement qui montre – qui *dé*montre – sa force exceptionnelle, digne de celle d'un lion « dévorant sa proie ». C'est un message codé, mais facile à décrypter.

Charlemagne a un mauvais pressentiment et veut aller au fond des choses. Il fait appeler sur-le-champ le responsable du service de table, dont il sait qu'il était autrefois fidèle aux souverains lombards et qu'il soupçonne déjà d'être de mèche avec Adalgis dans cette sale histoire. Et il lui demande sans préambule : « Qui était et d'où venait le soldat qui était assis ici pour manger et qui a brisé tous ces os ? » L'homme tente de se dérober : « Je ne sais pas, mon seigneur et roi. » Mais Charlemagne n'en croit rien. « Par la couronne de ma tête, rétorque Charles, bien sûr que tu le sais ! » Se voyant découvert, l'homme prend peur et reste muet. Son silence confirme les soupçons de Charles : ce « soldat très fort », ce n'était autre qu'Adalgis ! Il l'avait « senti » dès le début, comme le langage du chroniqueur nous le fait comprendre, épousant la psychologie du personnage avec des expressions d'une rare efficacité : « À part lui, le roi avait perçu que cet homme était Adalgis. » Ce ne pouvait être que lui, car seul un homme doté d'une telle force

pouvait se comporter de cette manière, et seul un ennemi tel que lui pouvait défier le nouveau roi avec une pareille audace, dans un lieu comme celui-ci, symbole de l'amitié et de la solidarité entre compagnons, et de la fidélité au souverain. Seul un roi, serait-il vaincu, serait-il déposé, peut se conduire en roi.

Charles regrette que son adversaire soit parvenu à s'éclipser impunément de la salle du banquet. « Où est-il allé ? » demande-t-il à ses hommes. « Il est arrivé avec une barque, répond l'un d'eux, et j'imagine qu'il s'en ira de la même manière. » Ils se lancent à sa poursuite et le hèlent depuis la rive, feignant de vouloir lui donner les bracelets d'or de Charles, en signe d'amitié. En réalité, ils veulent le tuer, en lui tendant les bracelets à la pointe d'une lance. Adalgis devine le danger, il revêt une cuirasse pour se protéger, empoigne sa lance et tend ses propres bracelets en échange de ceux de Charles, avant de se fondre dans le brouillard du fleuve. L'échec et la déception de Charles sont palpables, comme sa peur mal dissimulée : « Il continuait à craindre Adalgis, parce qu'il leur avait pris leur royaume, à lui et à son père, et parce que c'était un héros célèbre pour sa force. »

Adalgis a perdu son royaume, mais il a remporté cette curieuse joute dont nous reconnaissons facilement les enjeux les plus évidents et explicites : se moquer du roi, l'effrayer, lui rappeler la force et l'habileté du vaincu. Mais ce n'est pas tout.

C'est la réaction même de Charlemagne qui nous oriente dans une nouvelle direction. Relisons les mots du chroniqueur : « En regardant autour de lui, Charles vit ce tas d'os sous la table et s'exclama : "Qui donc, par Dieu, a brisé tous ces os ?" » Ce n'est pas tant l'abondance des restes qui étonne le souverain, ce n'est pas le tas d'os en soi, qui implique pourtant un robuste appétit, une voracité vraiment royale. Charles est stupéfait parce qu'il constate que l'hôte mystérieux a *brisé* les os : c'est ce spectacle qui le frappe, qui instille dans son esprit des craintes obscures. Le motif des os brisés n'est pas de ceux que l'on peut facilement

tenir pour négligeables : il est lié à des histoires que le chroniqueur anonyme de Novalaise a puisées dans un fonds de récits vieux de plusieurs siècles, toujours vivants dans la mémoire des Francs vainqueurs et des Lombards vaincus.

Ce motif jouait un rôle très particulier dans la culture traditionnelle des populations germaniques – en particulier celles d'origine scandinave, comme les Lombards. Il appartenait aux mythes et aux rites de fertilité, liés chez ces peuples au monde animal – originellement à travers la chasse, puis aussi à travers l'élevage – plutôt qu'aux plantes et à l'agriculture, éléments clés de la culture et de la mythologie méditerranéennes. Ces mythes et ces rites étaient anciens, même si la trace principale – le récit fondateur – est uniquement mentionnée dans l'*Edda en prose* de l'Islandais Snorri Sturluson, qui date de la première moitié du XIII^e^ siècle.

Dans la partie de ce poème mythologique intitulée *Gylfaginning* – « La tromperie de Gylfi » –, l'auteur de l'*Edda* raconte que le dieu Thor, dieu du Tonnerre, des Éclairs et de la Pluie bienfaisante, et donc maître de la fertilité et de la nourriture, était descendu un jour sur la terre en compagnie du dieu Loki. Deux boucs l'accompagnaient. Au coucher du soleil, les voyageurs arrivèrent devant une maison de paysans à qui ils demandèrent l'hospitalité pour la nuit. Comme l'heure du dîner approchait, Thor tua les boucs, il les écorcha et les mit à cuire dans un chaudron. Quand ils furent cuits, il se mit à table avec son compagnon, non sans avoir invité ses hôtes – le paysan, sa femme et ses deux enfants, un garçon et une fille – à partager la nourriture avec eux. Il plaça la peau des boucs loin du feu et adressa une recommandation aux convives : ils devront jeter sur la peau les os des animaux quand ils auront mangé toute la chair. Le dîner se déroula agréablement, mais un des convives ne tint pas parole : Thialfi, le fils du paysan, garda pour lui l'os d'une cuisse, « il le divise avec son couteau et le brise pour prendre la moelle ».